

LE DANGER DES BANDES MOBILES



Roulean. — Mon cher monsieur Bouleau, un petit renseignement s'il vous plaît ? Comment se fait-il que fumant tous les deux les mêmes cigares, "Nectar," les vôtres parfument l'appartement et les miens l'empesent ?

J'exige pourtant sur tous ceux que j'achète la petite bande rouge et or.

Bouleau. — Pauvre monsieur Roulean, vous ne savez donc pas que devant la contrefaçon facile à opérer en revêtant de leur marque des cigares de qualité inférieure, les fabricants l'ont supprimée et remplacée par l'empreinte sur le corps du cigare même du mot "Nectar" ?

FEUILLETON DU SAMEDI

CÉSAR CASCABEL

PAR JULES VERNE

DEUXIÈME PARTIE

IV

DU 16 NOVEMBRE AU 2 DÉCEMBRE

(Suite).

Après de longues heures d'attente, l'obscurité étant devenue complète, M. Serge, M. Cascabel, Cornélia, leurs enfants durent revenir au campement. Quelle nuit ces pauvres gens passèrent à errer autour de la *Belle-Roulotte*, tandis que les chiens aboyaient lamentablement ! Jean et Kayette, entraînés, sans abri, sans nourriture... perdus ! Cornélia ne cessait de pleurer, Sandre et Napoléone mêlaient leurs larmes aux siennes. M. Cascabel, abattu par ce nouveau coup, ne prononçait que des paroles incohérentes, s'accusant de tous les malheurs qu'il avait attirés sur sa famille. Et quelle consolation M. Serge aurait-il pu leur apporter, puisque lui-même était inconsolable !

Le lendemain — 4 décembre — vers huit heures du matin, le glaçon, sortant du remous qui l'avait retenu toute la nuit, s'était remis en marche. Sa direction était celle qu'avaient suivie Jean et Kayette, mais avec dix-huit heures d'avance, et il fallait renoncer à tout espoir de les rejoindre ou de les retrouver. Trop de dangers les menaçaient, d'ailleurs, pour qu'ils pussent s'en tirer sains et saufs, le froid qui devenait très intense, la faim qu'ils ne pourraient apaiser, la rencontre des icebergs, dont le moindre les eût écrasés sur son passage !...

Mieux vaut renoncer à peindre la douleur de ces malheureux Cascabel ! Malgré l'abaissement de la température, ils n'avaient pas voulu rentrer dans leurs chambres, appelant Jean, appelant Kayette, qui ne pouvaient les entendre...

La journée s'écoula sans que la situation se fût modifiée ; puis, la nuit vint, et M. Serge exigea que le père, la mère, les enfants se missent à l'abri dans la *Belle-Roulotte*, où nul ne put trouver un instant de sommeil.

Soudain, vers trois heures du matin, un choc effroyable ébranla le véhicule, et si violemment qu'il faillit être culbuté. D'où provenait ce choc ?... Était-ce quelque énorme iceberg qui avait heurté et peut-être rompu le glaçon ?...

M. Serge s'élança au dehors.

Un reflet d'aurore boréale éclairait l'espace, et il était possible d'apercevoir les objets dans un rayon d'une demi-lieue autour du campement.

La première pensée de M. Serge fut de porter son regard en toutes directions...

Ni Jean ni Kayette n'étaient en vue.

Quant au choc, il était dû à ce que le glaçon s'était heurté contre l'icefield... Grâce à un nouveau refroidissement de la température — près de vingt degrés au-dessous du zéro centigrade — la mer s'était entièrement solidifiée à sa surface. Là, où tout était en mouvement la veille, il n'y avait plus que l'immobilité. La dérive avait cessé après ce dernier choc.

M. Serge rentra aussitôt, et fit connaître à la famille l'arrêt définitif du glaçon.

"Ainsi, toute la mer est glacée devant nous ?" demanda M. Cascabel.

— Oui, répondit M. Serge, devant nous, derrière nous et autour de nous !

— Eh bien ! allons à la recherche de Jean et de Kayette !... Il n'y a pas un instant à perdre.

— Partons !" répondit M. Serge.

Cornélia et Napoléone ne voulant pas rester à la *Belle-Roulotte*, celle-ci fut laissée à la garde de Clou, et tous partirent, précédés des deux chiens, qui furent à la surface de l'icefield.

Où marcha d'un bon pas sur cette neige dure comme du granit, et dans la direction de l'ouest. Si Wagram et Marengo tombaient sur les traces de leur maître, ils sauraient bien les reconnaître. Mais, une demi-heure après, ils n'avaient encore rien trouvé. Il fallut s'arrêter alors, car on s'es-soufflait vite par cette température si basse que l'air semblait être gelé.

L'icefield, qui s'étendait à perte de vue vers le nord, le sud et l'est, était borné à l'ouest par quelques hauteurs, qui n'avaient point la forme ordinaire des icebergs. Peut-être étaient-ce les linéaments du littoral, d'un continent ou d'une île.

En ce moment, les chiens aboyèrent avec violence et se précipitèrent vers un mamelon blanchâtre, sur lequel se détachaient un certain nombre de points noirs.

On se remit en marche, pressant le pas, et bientôt Sandre remarqua que ces points étaient des êtres humains, et que deux d'entre eux faisaient des signes...

"Jean !... Kayette !" s'écria-t-il, en s'élançant à la suite de Wagram et de Marengo.

C'étaient Kayette et Jean, sains et saufs...

Ils n'étaient pas seuls. Un groupe d'indigènes les entourait, et ces indigènes, c'étaient les habitants des îles Liakhoff.

V

LES ÎLES LIAKHOFF

Il y a dans les parages de la mer Arctique trois archipels, désignés sous le nom général de Nouvelle Sibérie, qui comprennent les îles de Long, les îles d'Anjou, les îles Liakhoff. Ce dernier, le plus rapproché du continent asiatique, est formé par un groupe d'îles situé entre les 73° et 75° de latitude nord, et les 135° et 140° de longitude est, sur une étendue de quarante-neuf mille kilomètres carrés. Parmi les principales, on peut citer les îles Kotelnyï, Blinyi, Malyï et Belkoff.

Territoires arides, pas d'arbres, pas de productions du sol, à peine une végétation rudimentaire pendant les quelques semaines d'été, rien que des os de cétacés et de mammoth, agglomérés depuis la période de formation géologique, du bois fossile, en très grande quantité — tels sont ces archipels de la Nouvelle-Sibérie.

Les îles Liakhoff ont été découvertes dans les premières années du XVII^e siècle.

C'était sur Kotelnyï la plus importante et la plus méridionale du groupe, à quatre cents kilomètres environ du continent, que le personnel de la *Belle-Roulotte* était venu prendre pied, après une dérive de quarante jours, après un parcours de six à sept cents lieues. Au sud-ouest, sur le littoral sibérien, s'ouvrait la vaste baie de la Léna, large échancrure par laquelle les eaux de ce fleuve, l'un des plus considérables de l'Asie sep-

tentrionale, se précipitent dans la mer Arctique.

On le voit, cet archipel des Liakhoff, c'est l'*ultima Thule* des régions polaires à cette longitude. Au delà, jusqu'à l'infranchissable limite de la banquise, les navigateurs n'ont reconnu aucune terre. Quinze degrés plus haut, c'est le pôle nord.

Les naufragés avaient donc été jetés sur les confins du monde, bien que ce fût à une latitude moins élevée que celles du Spitzberg et des territoires septentrionaux de l'Amérique.

En somme, si la famille Cascabel avait fait route plus au nord que le comportait son premier itinéraire, elle s'était constamment rapprochée de la Russie d'Europe. Ces centaines de lieues, franchies depuis Port-Clarence, lui avaient occasionné moins de fatigues que de dangers. Une dérive, faite dans ces conditions, c'était autant de chemin d'épargné à travers des régions presque impraticables pendant l'hiver. Et peut-être n'y aurait-il pas eu lieu de se plaindre, si, par une dernière malchance, M. Serge et ses compagnons ne fussent tombés entre les mains de ces indigènes des Liakhoff. Obtiendraient-ils leur liberté ou pourraient-ils la recouvrer par la fuite ? c'était douteux. En tout cas, ils ne tarderaient pas à le savoir, et, lorsqu'ils seraient fixés à cet égard, il serait temps de prendre un parti suivant les circonstances.

L'île Kotelnyï est habitée par une tribu d'origine finnoise, comptant deux cent cinquante à trois cents âmes, hommes, femmes et enfants. Ces indigènes, d'aspect répugnant, sont des moins civilisés entre ces peuplades du littoral, Tchouktchis, Loukaghirs et Samoyèdes. Leur idolâtrie passe toute croyance, en dépit du dévouement des frères Moraves, qui n'ont jamais pu triompher des superstitions de ces Néo-Sibériens, ni de leurs instincts de pillards et de voleurs.

La principale industrie de l'archipel des Liakhoff, c'est la pêche des cétacés, qui fréquentent en grand nombre ces parages de la mer Arctique, et la chasse aux phoques, presque aussi abondants qu'à l'île de Behring pendant la saison chaude.

L'hiver est très dur sous cette latitude de la Nouvelle Sibérie. Les indigènes habitent ou plutôt se terront au fond de trous obscurs, creusés sous l'amas des neiges. Ces trous sont quelquefois divisés en chambres, où il n'est pas difficile de maintenir une assez haute température. Ce qu'on y brûle, c'est ce bois fossile, qui peut être comparé à la houille, et dont ces îles possèdent des gisements considérables, sans compter les réservoirs de cétacés, employés également comme combustible. Une ouverture, percée dans le toit de ces troglodytes, sert d'issue à la fumée de leurs foyers très primitifs. Aussi, à première vue, le sol semble-t-il émettre des vapeurs comme il s'en échappe des solfatares.

Quant à la nourriture des indigènes, c'est principalement la chair de renne, qui en forme la base. Ces ruminants sont parqués sur les îlots et les îles de l'archipel en troupes considérables. En outre, les élans entrent pour une part dans l'alimentation, de même que le poisson séché, dont on fait de grandes provisions avant l'hiver. Il résulte de là que les Néo-Sibériens n'ont point à craindre d'être épuisés par la famine.

Un chef régnait alors sur le groupe des Liakhoff. Il se nommait Tchou Tchouk, et jouissait d'un pouvoir incontesté sur ses sujets. Soumis au régime de la monarchie absolue, ces indigènes diffèrent essentiellement des Esquimaux de l'Amérique russe, qui vivent dans une sorte d'égalité républicaine. Et ils s'en éloignent au point de vue du bien-être, avec leurs mœurs sauvages, leurs coutumes inhospitalières, dont les baleiniers ont souvent à se plaindre. Oui ! on ne le regrette que trop, les braves gens de Port-Clarence !

Il est certain que la famille Cascabel n'aurait pu tomber plus mal. Après la catastrophe du détroit de Behring, aller précisément atterrir sur l'archipel des Liakhoff et s'y trouver en contact avec des tribus si peu sociables, c'était vraiment dépasser les bornes de la mauvaise chance.

Aussi M. Cascabel ne cachait-il point son désappointement, en se voyant entouré d'une centaine de naturels, hurlant, gesticulant, menaçant même les naufragés, que les hasards de ce voyage avaient mis en leur pouvoir.